



À mes lecteurs.

Vous qui jugez de mon art poétique,
De ma science et de ma politique,
Pardonnez-moi, ce passé temps comique,
Et ce plaisir parfois mélancolique.

Soyez pour moi indulgents, sympathiques,
Car ce serait ravissant magnifique,
Si tout cela sortait d'une barrique,
Ou seulement de l'esprit d'une boutique.

À devenir un savant je m'applique,
Vous me direz, sans doute pour réplique,
Que de trop tôt pour un cloutier étique...
Que d'aspirer à l'art scientifique.

Vous trouverez sans peine la critique,
Mais la science en est moins pacifique;
Dans l'inconnu, elle tient sa boutique,
En l'achetant, souvent l'esprit s'y flique!

Ne croyez pas qu'un esprit rachitique,
Puisse acquiescer le talent que j'indique,
Sans le travail, le goût et la pratique,
Et sans avoir maintes fois la colique.

Et je vous dis, sans dessein ironique,
Que je jouis d'un don philosophique,
Qui deviendra ma jouissance unique,
Lorsque l'amour me dira: c'est benifique!

Pour terminer ce discours fantastique,
Je dois vous dire en homme véridique,
Que ma science est toute spécifique,
Et que le gain en est moins que modique.

Henri Moquet

A mes lecteurs.

Vous qui jugez de mon art poétique,
De ma science et de ma politique,
Pardonnez-moi, ce passe-temps comique,
Et ce plaisir parfois mélancolique.

Soyez pour moi indulgents, sympathiques,
Car ce serait ravissant, magnifique,
Si tout cela sortait d'une barrique,
Ou seulement de l'esprit d'une bourrique.

A devenir un savant je m'applique,
Vous me direz, sans doute pour réplique :
Que de toupet pour un cloutier étique...
Que d'aspirer à l'art scientifique.

Vous trouverez sans peine la critique,
Mais la science en est moins pacifique,
Dans l'inconnu, elle tient sa boutique,
En l'achetant souvent l'esprit s'y pique.

Ne croyez pas qu'un esprit rachitique,
Puisse acquérir le talent que j'indique,
Sans le travail, le goût et la pratique,
Et sans avoir maintes fois la colique.

Et je vous dis, sans dessein ironique,
Que je jouis d'un don philosophique,
Qui deviendra ma jouissance unique,
Lorsque l'amour me dira : c'est bernique.

Pour terminer ce discours fantastique,
Je vais vous dire en homme véridique,
Que ma science est toute spécifique,
Et que le gain en est moins que modique.

Henri Magnenat

Note : pas fameux, fameux, en espérant que notre brave cloutier se montre un peu plus convainquant par la suite, poésies ou chants divers dont nous ne donnons que la version manuscrite.

Chansons.

Retour à Naulion.

Corrigée

Je te revois, pays qui m'a vu naître,
Lieu fortuné, berceau de mes amours,
Vertes montagnes où le troupeau va paître,
Je vous salue je vous aime toujours.
A vos pieds, j'ai passé mon enfance,
Sous vos sapins, goûté bien des plaisirs,
Mais d'un retour j'ai perdu l'espérance,
En y pensant j'exale des soupirs. (bis)

Je te revois, ô ! mon riant village,
Pour vivre heureux je fais ton souvenir;
Sous ton beau ciel j'ai passé mon jeune âge,
Et c'est aussi où je voudrais mourir.
C'est là enfin que naquit ma compagne,
Dans cet hameau, attendait mon retour,
Et bien souvent j'ai passé la montagne,
Pour y goûter les charmes de l'amour. (bis)

16.

Près d'un ruisseau, je vois le cimetière,
Assis au pied d'un verdoyant coteau;
Ô!! beau séjour, esauce ma prière,
Ah garde-moi! la place d'un tombeau.
Dans cet enclos, reposez les défunts,
Le corps sacré de mes nobles aïeux,
En y pensant ma paupière se mouille;
Ne garde-t-il une tombe auprès d'eux. (bis)

Dans ce valton, où la paix est fleurie,
Où l'amitié unit chaque matin:
Là j'ai passé les beaux jours de ma vie,
Là j'ai goûté plus d'un charme divin.
Ô! mon pays! ma vallée natale,
En te voyant je reviens au bonheur,
Tu es pour moi la terre sans rivale,
Qui pour l'auton sera toujours mon cœur (bis)

Le Cloutier.

bin: Enfant de Dieu, Créateur de la terre.
Je suis cloutier, l'industrie est ma mère,
Souvent mon front ruisselle de sueurs,
Mais j'ai la paix, l'amour dans ma chaumière,
En y pensant j'oublie mes douleurs.

Refrain. Je suis cloutier, joyeux dans ma chaumière,
Et si je dois souffrir en mon métier:
Où Dieu d'amour! escoute ma prière,
Ach souviens toi! De ton humble ouvrier.

Et si je dois rester dans l'indigence,
Si mon foyer ignore les grandeurs,
Après ma mort, viendra la récompense,
Car Dieu bénit ses humbles travailleurs,

Humble ouvrier, telle est ma destinée,
Mais la gaité m'accompagne en ces lieux
Quand vient le soir, la fin de ma journée,
Je vais dormir du sommeil des heureux.

Toujours auprès de mon feu qui pétille,
Je dois passer mes jours sans d'autre espoir,
Mais en gagnant le pain de ma famille,
Je vis heureux et je dors bien le soir.

Et quand mon corps, vieilli par la souffrance,
Ne pourra plus travailler en ces lieux,
Dieu m'enverra enfin la délivrance,
En me donnant une part dans ses biens.

Ref. Je suis cloutier, joyeux dans ma chaumière (etc)

Ma profession.

Air:

C'est ici bas, un monde de souffrance,
L'ennui, les pleurs sont dans chaque mission;
Mais la gaieté ranime l'espérance,
Et moi je veux chanter ma profession.
Je suis cloutier, sans luxe je m'habille,
L'humilité a su me rendre heureux,
Et de mon feu, la flamme qui pétille,
Me réjouit de ses reflets joyeux.

40

Au point du jour, ma cloutière m'appelle,
Chaque matin l'aurore me sourit;
Et sous mes yeux, la nature s'éveille,
Je vois l'oiseau au sortir de son nid.
Sur ma fenêtre, il gazouille, il sautille,
En me disant: soyons gai dans ces lieux,
Et de mon feu la flamme qui pétille,
Me réjouit de ses reflets joyeux.

En travaillant, je vis sans amertume,
D'un cœur joyeux, j'honore mon brûlot,
Et sous mon bras résonne mon enclume,
En répétant le chant de mon marteau.
Le fer s'étire et l'étincelle brille,
Sillonne l'air d'un rayon lumineux,
Et de mon feu, la flamme qui pétille,
Me réjouit de ses reflets joyeux.

Près de mon feu, sans convoitise amère,
Je vis en paix sans craindre les revers;
A chaque instant, il sort de ma cloutière,
Un nouveau clou pour servir l'univers.
Par ce travail, je nouris ma famille,
C'est mon plaisir de combler tous leurs vœux,
Et de mon feu la flamme qui pétille,
Me réjouit de ses reflets joyeux.

H. M.

Si l'indigence habite ma chaumière,
Si je dois fuir les atteints de Bacchus,
J'ai des sabots pour marcher sur la terre,
Et dans ses lieux, le Christ allait pieds nus.
Auciel brillant, l'étoile qui scintille,
Me dit courage en me montrant les Cieux,
Et de mon feu, la flamme qui pétille,
Me rejoint de ses reflets joyeux.



Était-ce dans l'une de ces maisons que notre pauvre cloutier, Henri Magnenat, battait le fer à longueur de journée ?
Quelques clous de sa fabrication eurent sans doute mieux valu qu'une page de ses poèmes !

La nuit mystérieuse.

Corrigée.

Lorsque sur le déclin d'une belle journée,
Lorsquand l'ombre de la nuit envahit ces bas lieux;
Et lorsque dans son nid, l'hirondelle est rentrée,
Mon âme s'attendrit, regarde vers les Cieux.

Elle admire là-haut le céleste héritage,
Elle voit scintiller le brillant firmament;
Elle entend murmurer dans le sombre feuillage:
Adore l'Éternel, lui seul est tout-puissant!

Elle voit d'ici-bas, la demeure des Anges,
La patrie des saints, l'espoir des bienheureux;
Elle entend l'univers célébrer les louanges,
De Celui qui dirige et gouverne les Cieux.

Elle entend le zéphir soupirer dans les arbres,
Les Cieux étincelants lui parlent d'avenir;
De l'immortel séjour elle reçoit les arrhes,
Elle peut désormais espérer et jouir.

La vallée devient calme et silencieuse,
L'oiseau ne chante plus, dans son nid il s'endort;
Et la profonde nuit, est là, mystérieuse,
Puisqu'il régnait ici-bas un silence de mort.

Mais une douce voix dans mon âme s'éveille,
Un céleste rayon l'enflamme de gaieté;
Une étoile d'amour: c'est Vénus qui m'appelle,
Pour jouir des attraits de sa douce charité.

76.

Elle dit à mon cœur; oui ta vie est mortelle,
Un jour tu dois flétrir comme la fleur des champs,
Mais règne où je scintille une gloire éternelle,
Jamais le sombre hiver, un éternel printemps!

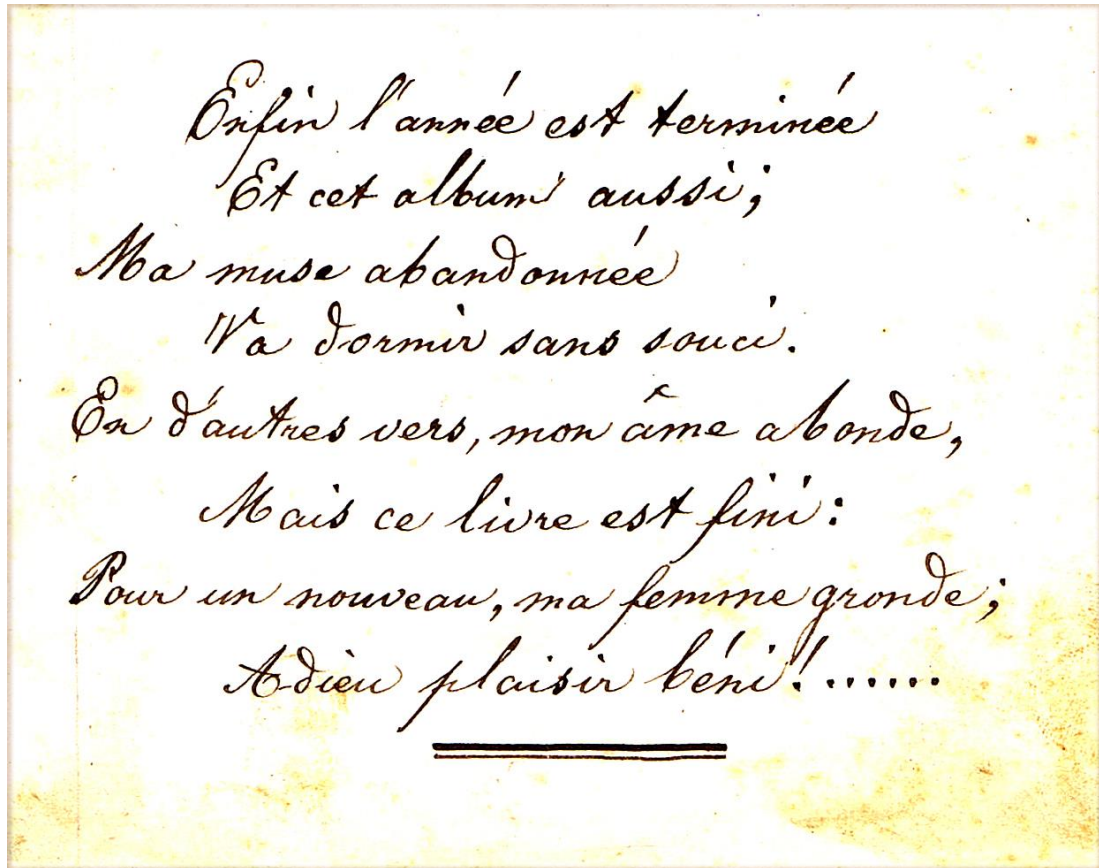
En contemplant les cieux ma pensée se voile,
Que vois-je dans l'azur: - profonde immensité!
Plus loin dans l'infini, c'est encore une étoile,
Un rayon lumineux, une faible clarté.

Et le ruisseau murmure un doux chant une plainte,
Il chemine gaiement, embelli par les fleurs;
Du Dieu qui le créa, il chante l'hymne sainte,
Et de la Création, célèbre les grandeurs.

La voix me dit tout bas; mon cours est ^{image} ~~ta~~,
Vois ma source limpide au pied de ce coteau;
Elle semble à tes jours, à ce ciel sans nuage,
Où tu goûtes la paix dans ton tendre berceau.

Plus bas dans le ravin, mon onde est mugissante,
Je heurte les cailloux et mes flots sont boueux;
N'est-ce pas ton chemin et la route inconstante,
Que sans cesse tu suis dans ses terrestres lieux.

Je parcoure le vallou, puis la forêt obscure,
Et plus tard je me perds dans un lac azuré;
Ne découvre-tu pas? mortel dans ta nature,
Que mon lac est ta mort, puis le ciel désiré!



Note : sauf erreur Henri Magnenat avait écrit toutes ses poésies en 1874. Il finissait son pensum en même temps que le livre en arrivait à sa dernière page. Il avait passé beaucoup de temps avec sa muse, si tellement que sa femme en avait plein les baguettes de voir son mari se perdre en ses rêveries poétiques.

Ce que nous retiendrons de ce cahier, c'est qu'un cloutier, modeste sans aucun doute, pouvait être capable de versifier, sans bien entendu qu'il ait pensé à égaler Baudelaire ou Rimbaud !

En poésie, en quelque sorte, soit tu es génial, ainsi que les deux cités, soit tu es à peu nul et sans aucune postérité.

L'art est difficile, qui expose s'expose. Heureusement que Henri Magnenat, selon toute évidence garda pour lui son livret de 1874.